

THEATRE
DES
CHAMPS-ELYSEES
15 AVENUE MONTAIGNE
— PARIS —

Théâtre des Champs-Élysées

Service de presse

tél. 01 49 52 50 70

tcepresse@theatrechampselysees.fr

theatrechampselysees.fr

LOCATION

Théâtre des Champs-Élysées

15, avenue Montaigne

75008 Paris

par téléphone

au 01 49 52 50 50

du lundi au vendredi de 11h à 18h (sauf jours fériés)

le samedi de 14h à 18h (sauf exception)

par internet

theatrechampselysees.fr

aux caisses

du lundi au samedi de 12h à 19h

DON PASQUALE

Donizetti

Du 13 au 23 février 2012

NOUVELLE PRODUCTION



Denis Podalydès
Mise en scène



Eric Ruf
Scénographie



Christian Lacroix
Costumes



Enrique Mazzola
Direction musicale



Alessandro Corbelli
Don Pasquale



Lorenzo Regazzo
Don Pasquale



Désirée Rancatore
Norina



Gabriele Viviani
Dr Malatesta



Francesco Demuro
Ernesto

DON PASQUALE

lun 13	19h30	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 1
mer 15	19h30	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 2
ven 17	19h30	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 3
dim 19	17h	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 4
mar 21	19h30	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 5
jeu 23	19h30	Donizetti <i>Don Pasquale</i> / 6

Attachée de presse

Aude Haller-Bismuth

01 49 52 50 70 / 06 03 28 59 15

abismuth@theatrechampselysees.fr

theatrechampselysees.fr

Photos : Denis Podalydès © Philippe Quaisse / Enrique Mazzola © Martin Sigmund / Eric Ruf - DR / Christian Lacroix © Patrick Messina / Alessandro Corbelli - DR / Lorenzo Regazzo - DR / Désirée Rancatore © Outumuro - Fidelio Artists / Gabriele Viviani - DR / Francesco Demuro © Andrzej Swietlik

**LUNDI 13, MERCREDI 15, VENDREDI 17, MARDI 21,
JEUDI 23 FÉVRIER 2012** 19 HEURES 30
DIMANCHE 19 FÉVRIER 2012 17 HEURES

Don Pasquale

Gaetano Donizetti

Opéra bouffe en trois actes (1843)

Livret de Giovanni Rufini et du compositeur

Enrique Mazzola direction

Denis Podalydès (Sociétaire de la Comédie Française) mise en scène

Eric Ruf (Sociétaire de la Comédie Française) scénographie

Christian Lacroix costumes

Cécile Bon chorégraphie

Stéphanie Daniel lumières

Emmanuel Bourdieu collaborateur artistique

Alessandro Corbelli Don Pasquale (13, 15, 17 et 19 février)

Lorenzo Regazzo Don Pasquale (21 et 23 février)

Désirée Rancatore Norina

Gabriele Viviani Dr Malatesta

Francesco Demuro Ernesto

Richard Tronc Le Notaire

Orchestre National de France

Chœur de Radio France chef de chœur Nathalie Steinberg

NOUVELLE PRODUCTION

Coproduction Théâtre des Champs-Élysées / Radio France

Opéra chanté en italien, surtitré en français

France Musique diffuse cet opéra le 19 mai à 19H30

TARIFS 140, 100, 70, 35, 10, 5

Un vieux barbon rêve de faire « d'une pierre deux coups » : déshériter son neveu trop rebelle à son goût et lui ravir sa jeune fiancée. Mais la belle a plus d'un tour dans son sac...

Don Pasquale fait partie des ouvrages de Donizetti qui n'ont jamais quitté le répertoire des grandes maisons d'opéras à travers le monde. Dans cette œuvre qui est l'une de ses dernières compositions, l'intrigue puise directement son inspiration dans la commedia dell'arte : Don Pasquale figure ainsi Pantalone, son neveu Ernesto le Pierrot amoureux, Malatesta le rusé Scapin et Norina la douce Colombine.

Donizetti composa l'œuvre en un temps record, onze jours si l'on en croit sa correspondance, non sans mettre à contribution plusieurs de ses ouvrages précédents. Le résultat est sans conteste l'une des plus éblouissantes illustrations du genre bouffe au XIX^e siècle.

Nombre d'actes : 3

Langue originale : Italien

Durée : environ 2 h

Dates de composition : automne 1842

Création : 3 janvier 1843, Théâtre-Italien, Paris

Personnages

Don Pasquale, un barbon célibataire (basse)

Docteur Malatesta, son médecin (baryton)

Ernesto, neveu de Don Pasquale (ténor)

Norina, jeune veuve aimée d'Ernesto (soprano)

Le Notaire (basse)

Airs

« Bella siccome un angelo » (Malatesta) – Acte I

« Quel guardo il cavaliere » (Norina) – Acte I

« Cercherò lontana terra » (Ernesto) – Acte II

« Com'è gentil » (Ernesto) – Acte III

Argument

L'intrigue se déroule à Rome au début du XIX^e siècle.

Acte I

Premier tableau

Une pièce de la maison de Don Pasquale.

Scène 1 : Don Pasquale est un riche célibataire presque septuagénaire « Per un uom sui settanta ». Il enrage de voir que son unique héritier, Ernesto, est épris d'une jeune veuve sans fortune et veut l'épouser au lieu d'accepter le meilleur parti que lui-même lui destinait. Pour le punir, il a décidé de se marier et, en s'assurant d'une descendance, de priver le benêt de son héritage (introduzione : *Son nov'ore*). Il a donc chargé son ami, le Docteur Malatesta, de lui trouver un parti.

Scène 2 : Mais Malatesta est bien décidé à punir son ami de ses folies. Il propose à Don Pasquale d'épouser celle qu'il présente comme sa sœur Sofronia, qu'il décrit comme une personne timide et ingénue, élevée dans un couvent (aria : *Bella sicome un'angelo*), mais qui n'est autre que Norina, la fiancée d'Ernesto. Don Pasquale est aux anges en entendant ce portrait et, resté seul, se réjouit fort d'annoncer la nouvelle à Ernesto (cavatine : *Ah, un foco insolito*).

Scène 3 : Ce dernier, en voyant s'évanouir ses espoirs d'héritage, croit d'abord à une mauvaise plaisanterie mais s'effondre bientôt en apprenant que Malatesta est l'artisan de ce plan (duo : *Prender moglie ?*). Il exprime son chagrin dans l'aria *Sogno soave è casto*, tandis que son oncle marmonne dans le fond de la pièce.

Second tableau

La chambre de Norina.

Scène 4 : Norina lit un roman (récitatif : *Quel guardo il cavaliere* ; aria : *So anch'io la virtù magica*) quand on vient lui apporter une lettre d'Ernesto qui lui annonce que, ne pouvant assurer son avenir, il doit renoncer à leur projet de mariage.

Scène 5 : Le trouble de Norina est de courte durée car entre Malatesta qui vient lui expliquer son stratagème. Le plan fonctionne comme prévu : qu'elle soit rassurée, son mariage avec Ernesto aura lieu comme prévu. Mais le temps presse : impossible de mettre Ernesto au courant : Norina doit jouer auprès de Don Pasquale son rôle de jeune provinciale timide (duo : *Pronta io son*).

Acte II

Une pièce de la maison de Don Pasquale.

Scène 1 : Ernesto est extrêmement abattu et décide de s'exiler (*Povero Ernesto... Cercherò lontana terra*).

Scène 2 : Don Pasquale n'en peut plus d'attendre sa promesse.

Scène 3 : Celle-ci arrive enfin, la tête recouverte d'un voile et conduite par Malatesta. Don Pasquale trouve sa fiancée ravissante (trio : *Fresca uscita da convento*).

Scène 4 : Un faux notaire arrive et dresse le contrat de mariage prévoyant la communauté de biens (quatuor : *Fra da una parte*). Il ne manque plus qu'un témoin.

Scène 5 : Entre justement Ernesto qui vient saluer son oncle avant de partir. Il reconnaît aussitôt Norina mais Malatesta parvient à lui expliquer le stratagème avant qu'il ne l'évente. À peine le contrat est-il signé que la petite provinciale se révèle une mégère tyrannique qui exige de Don Pasquale qu'il garde son neveu dans sa maison, convoque les domestiques, exige qu'on double leurs appointements et qu'on en embauche d'autres, distribue des ordres et entreprend de tout régenter dans la maison. Don Pasquale est horrifié et furieux (quatuor : *Son tradito, son tradito*).

Acte III

Premier tableau

Une pièce de la maison de Don Pasquale.

Scène 1 : Les domestiques courent en tous sens pour obéir aux ordres de Norina (chœur : *I diamanti, presto, presto*) tandis que le coiffeur sort de son appartement. Don Pasquale assiste effaré à ce spectacle et constate que, de tous les privilèges du mari, le seul qui lui reste est celui de payer les factures.

Scène 2 : Norina, parée et couverte de diamants, s'apprête à aller au spectacle. Don Pasquale veut l'en empêcher mais elle lui rit au nez et finit par lui donner une paire de gifles (duo : *Signorina, in tanta fretta*). Le vieil homme est si désespéré que même Norina a pitié de lui. Elle sort en prenant soin de laisser tomber un billet. Don Pasquale ramasse le billet qui est signé d'Ernesto et fixe à Norina un rendez-vous galant. Au comble du désespoir, il fait appeler Malatesta.

Scène 3 : Les domestiques rient de la situation dans laquelle s'est mis Don Pasquale (chœur : *Che interminabile andirivieni !*).

Scène 4 : En entrant dans la maison, Malatesta a un bref échange avec Ernesto qui convient de bien jouer son rôle lors du rendez-vous galant de tout à l'heure.

Scène 5 : Malatesta montre à Don Pasquale que l'infidélité de Norina est l'occasion de sortir de sa triste situation et il lui conseille de se rendre au rendez-vous galant (duo : *Cheti, cheti*), qui est fixé dans le jardin et dont l'heure approche.

Second tableau

Dans le jardin attenant à la maison de Don Pasquale.

Scène 6 : Ernesto chante une sérénade pour Norina (sérénade : *Com'è gentil*), puis un duo d'amour (duo : *Tornami a dir che m'ami*).

Scène 7 : Don Pasquale et Malatesta surprennent les deux soupirants. Ernesto parvient à s'enfuir et Norina, avec aplomb, affirme qu'elle était seule. Don Pasquale, excédé, donne à Malatesta carte blanche pour régler l'affaire.

Scène 8 : Malatesta fait venir Ernesto et lui annonce que Don Pasquale autorise son mariage avec Norina et lui assure une rente de 4 000 écus par an. Don Pasquale s'étrangle mais acquiesce en voyant que « Sofronia » proteste énergiquement. Mais il apprend bientôt la véritable identité de celle-ci. Il est si soulagé de retrouver sa tranquillité et sa liberté qu'il renonce à toute résistance et bénit le mariage de son neveu. Norina conclut dans un rondo final (*La moral di tutto questo*).

Don Pasquale, une œuvre anachronique

Par Dominique Fernandez

Un opéra bouffe, en 1843 ! Le genre paraissait pourtant usé et épuisé. Il était né cent dix ans auparavant, à Naples, en 1733, avec *La Serva Padrona*, de Pergolesi. Un petit ouvrage délicieux, où une servante réussit à embobiner son maître et à s'en faire épouser. Petit, mais révolutionnaire, dans la longue histoire de l'opéra. Première nouveauté : une œuvre comique, et exclusivement comique. Jusque-là, à part quelques intermèdes bouffes, chez Monteverdi notamment, l'opéra ne servait qu'à l'expression de sentiments nobles, tragiques : l'amour-passion, la trahison, la vengeance, la persécution. Deuxième nouveauté : des personnages choisis non plus dans la mythologie ou dans l'histoire, mais dans la petite bourgeoisie, dans la vie quotidienne. Serpina n'est qu'une domestique, et son maître une sorte de notaire ou de médecin de quartier. Troisième nouveauté : la brièveté. Finis les interminables récitatifs, finies les arias d'un quart d'heure, avec reprises et répétitions (les fameux *Da capo*). Place à la rapidité, à la légèreté, à l'euphorie d'un moment de grâce.

Mousseuse excitation sonore, l'opéra bouffe reflète l'esprit du XVIII^e siècle, le brio, l'alacrité vélocité de l'époque où Casanova, Goldoni, Beaumarchais réjouissaient l'Europe. Après Pergolesi, voici Cimarosa, tant aimé de Stendhal, voici Paisiello, voici enfin celui qui porte le genre à son point de perfection, Rossini. *Le Barbier de Séville*, qui est de 1816, clôt le siècle de la gaieté insouciant et de la « douceur de vivre ». Il y aura bien quelques surgeons attardés, notamment *L'Élixir d'amour*, de Donizetti, en 1832. Mais les temps ont changé. Après les guerres de la Révolution et de l'Empire, l'époque est devenue grave, sérieuse. Retour des sentiments « élevés » : la passion, avec Vincenzo Bellini (*Norma*, 1831), le patriotisme, avec le jeune Verdi (*Nabucco*, 1842). Meyerbeer impose à l'Opéra de Paris ces « grandes machines » que sont *Robert le Diable* (1831) ou *Les Huguenots* (1836). Rossini a si bien compris que le vent a tourné, il voit si bien que le public n'a plus envie de rire mais de s'enflammer, de s'enthousiasmer pour de « grandes causes », qu'après avoir essayé de se mettre au goût du jour avec un grandiloquent *Guillaume Tell* (1829) et constaté l'échec de cette tentative, trop éloignée de son génie, il se retire purement et simplement des scènes, renonce à composer des opéras, se convertit à la cuisine, invente les cannelloni et le tournedos au foie gras.

Et Donizetti ? Lui aussi avait la veine sérieuse et tragique. Il aimait faire chanter des reines vouées à la honte et au malheur, *Anna Bolena*, *Marie Stuart*, mettre en musique des drames sans issue, ne pouvant déboucher que sur la folie ou sur la mort (*Lucrezia Borgia*, 1833, *Lucia di Lammermoor*, 1835).

En 1843, il a déjà écrit soixante-sept opéras, c'est une célébrité, le maître des émotions paroxystiques et des effusions lacrymales.

Alors, quelle mouche l'a piqué, pour le faire revenir à un genre périmé, ou quel génie l'a effleuré de son aile, pour lui inspirer ce *Don Pasquale*, un des plus purs chefs-d'œuvre de l'opéra bouffe ?

Singulière coïncidence : ce condensé d'esprit et de grâce est créé à Paris le 3 janvier 1843, le lendemain exact du jour où est créé à Dresde *Der Fliegende Holländer* de Wagner, ce « vaisseau fantôme » qui va emporter pour longtemps dans ses cales l'accablant poids des mythes tragiques. Comme si Donizetti avait prévu cet alourdissement de l'art lyrique et voulu protester par avance contre la religion exclusive du grave et du profond.

Un sujet éternel

Serpina, la « serva padrona » de Pergolesi, était une très jeune femme, et son maître, un homme beaucoup plus âgé. Dès l'origine, l'opéra bouffe remettait en question les deux fondements de la société italienne (et européenne) : le pouvoir masculin, et le pouvoir de l'âge. Sous son aspect gai et anodin, l'opéra bouffe recelait donc une fonction subversive, et cette fonction, il l'a exercée pendant un siècle. Qu'est-ce que *Le Barbier de Séville*, sinon le complot de la jeunesse contre l'âge, qu'est-ce que cette apparente pochade, sinon la critique et la défaite de la phallocratie ? Donizetti reprend ce schéma. *Don Pasquale* se conforme en tout point au modèle fixé par Pergolesi et magnifié par Rossini. C'est un ouvrage destiné à faire rire, les personnages sont pris dans la petite bourgeoisie, le style est brillant et rapide. Surtout, l'intrigue semble copiée sur les exemples du passé. Don Pasquale a soixante-dix ans, c'est donc, pour l'époque, un véritable croulant, qui s'est mis en tête d'épouser une jeune femme. Quel ridicule ! Celle-ci le traite de « grand-père » et lui conseille d'aller se coucher, tandis qu'elle ira s'amuser au théâtre, où elle rejoindra son amant, jeune homme de son âge et de son goût. Le couple Norina-Ernesto défie le barbon Don Pasquale, comme le couple Rosina-Almaviva défiait il dottor Bartolo. Or, il est évident que des ouvrages aussi légers ne pouvaient ébranler sérieusement la société. Les grands-pères, les maris riaient au théâtre, puis, rentrés chez eux, reprenaient leur autorité. Il fallait donc, sans cesse, recommencer ce travail de sape, attaquer le pouvoir machiste, défendre les droits de la femme, encourager les jeunes gens à s'émanciper d'une tutelle de plus en plus odieuse.

Et, de fait, *Don Pasquale*, comme on sait, ne fut pas le dernier combat mené en musique contre la tyrannie des mâles. Verdi lui-même soutiendra la cause féministe, dans son tardif *Falstaff* (1893), et Puccini idem, dans son *Gianni Schicchi* (1918).

Hors d'Italie, Richard Strauss reprendra le flambeau, dans *Die Schweigsame Frau* (1935), la « femme silencieuse », qui reprend exactement l'intrigue de *Don Pasquale* : le vieux sir Morosus cherche à épouser une femme soumise, le barbier (double du docteur Malatesta) se propose comme entremetteur, la jeune Aminta se présente, candidate modeste et timide. A peine mariée, elle se déchaîne, décidée à faire comme bon lui plaira, étant devenue la maîtresse des lieux. Dans cette guerre des femmes contre le despotisme masculin, Donizetti n'a donc pas été seulement un soldat du train, mais un capitaine.

Une comédie sentimentale

Uberto de *La Serva padrona*, le dottor Bartolo du *Barbier de Séville* étaient des personnages purement ridicules, qu'on avait plaisir à voir berner. Que les temps ne sont plus les mêmes en 1843, on s'en rend compte au changement apporté au caractère de Don Pasquale. Au début de l'opéra, il est gonflé de jactance. « Un feu insolite m'envahit », chante-t-il après que Malatesta lui a promis de lui amener une fraîche et jolie fiancée. « Je me sens jeune comme à vingt ans. » Buffone ! a-t-on envie de lui crier. Mais ensuite, quand il comprend, à la volte-face de Norina, de quel stratagème il a été la victime, il s'humanise. Après avoir reçu un soufflet de sa nouvelle épouse, le voilà qui s'effondre. La gifle claque, il y a un silence dans l'orchestre, Don Pasquale reprend, un ton plus bas, sur un accent de mélancolie poignante : « C'est fini, Don Pasquale, tu as beau te rompre la tête, il ne te reste rien d'autre à faire que d'aller te noyer. » Nul ne songe à rire, alors. Car ce n'est pas seulement la juste punition d'un vieux grognon grotesque que Donizetti a mise en musique, c'est la déception d'amour que n'importe qui peut éprouver un jour ou l'autre dans sa vie, c'est l'écroulement d'un rêve, c'est la constatation qu'on s'est trompé en plaçant sa confiance dans une personne qui n'en valait pas la peine. Quelque temps après ce choc, Don Pasquale pourrait dire, comme Swann, après la fin de sa liaison avec Odette : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » Que le prétendument « superficiel » Donizetti donne ainsi la main à Proust, voilà qui installe le vieux birbe dans la psychologie des profondeurs.

Autre changement par rapport à la tradition bouffe : l'introduction du sentiment, du lyrisme. Le personnage investi de cette dimension élégiaque n'est pas la soprano, qui reste, elle, conforme au modèle rossinien de femme piquante, rusée, «vipérine», mais le ténor. Le rôle d'Ernesto est court, mais les trois airs qu'il chante, la romance « Sogno soave e casto » au premier acte, « Cercherò lontana terra » au deuxième, gémissement de désespoir qui n'est pas sans rappeler le départ en « terre lointaine » d'Idamante dans l'*Idomeneo* de Mozart, enfin la sérénade du troisième acte font de ce personnage le type, qui envahissait alors l'Europe, du héros hypersensible, éperdu d'amour. « Comme est douce la nuit, la nuit à mi-avril ! Le ciel est d'azur, la lune est sans voile : tout est langueur, paix, mystère, amour ! » Il pince en même temps les cordes de sa guitare, on se croirait dans un roman de Chateaubriand ou dans un poème de Lamartine. Cet idéalisme doux qui flotte sur cette comédie de mœurs et sur cette satire sociale transforme complètement le climat de l'ouvrage. On quitte ici l'époque de Voltaire pour entrer dans celle de Rousseau. Donizetti insufflait, dans un sujet et un style anachroniques, la poésie du romantisme.

Denis Podalydès

Portrait

Acteur, auteur, metteur en scène, antistar et brillant sociétaire de la Comédie Française, Denis Podalydès est souvent qualifié par les médias de « boulimique, dévoreur de mots, addict des planches ». Au cours de la saison 2009-2010, il lui est arrivé de jouer jusqu'à neuf fois dans une même semaine.

Son appartenance à la Comédie-Française, où il est entré en 1997 et dont il est devenu en 2000 le 505ème Sociétaire, enchaînant depuis grands rôles et spectacles de premier plan, structure presque tout son temps de vie et de travail. La Maison de Molière est aussi la sienne, où il loue un « mélange d'exigence esthétique et de rapport moral aux autres, puisqu'on est dans une troupe. »

La mise en scène constitue désormais une part non négligeable de son activité. Maître d'œuvre au Français d'un *Cyrano de Bergerac* de Rostand auréolé de six Molières (dont celui du meilleur metteur en scène) en 2007, c'est en acteur que Denis Podalydès met en scène, montant volontiers sur le plateau pour donner ses indications de jeu. « J'aimerais pouvoir m'en empêcher, me substituer de moins en moins aux interprètes, mais c'est plus un désir, un vœu pieu qu'une réalité. »

Après *Fortunio* de Messager à l'Opéra Comique en décembre 2009, Denis Podalydès signe ici avec *Don Pasquale* sa deuxième mise en scène dans le domaine de l'opéra.

Voici ce qu'a pu dire Denis Podalydès au sujet de l'opéra : « La voix, c'est le plaisir ultime : le plus grand en tant qu'acteur et en tant qu'homme de théâtre. Car quand la voix l'emporte, prend possession du corps tout entier, alors jaillit une beauté monstrueuse, qui moi me transporte. A l'Opéra Comique, lorsque j'ai vu pour la première fois un chanteur donner de la voix et tout donner à sa voix pour ne faire qu'un avec elle, j'ai été totalement bouleversé. Cette expérience restera longtemps pour moi de l'ordre du plaisir intense ».

Denis Podalydès s'entoure souvent de la même équipe : son collègue de la Comédie Française Eric Ruf pour la scénographie, Stéphanie Daniel pour les lumières et Christian Lacroix qui a dit de lui : « nous partageons un univers entre l'onirisme et le concret, entre la réalité et le rêve ».

Denis Podalydès, sa biographie

Après ses études supérieures, Denis Podalydès entre au Conservatoire National en 1985, dans les classes de Viviane Théophilidès, Michel Bouquet, et Jean-Pierre Vincent. Il commence sa carrière avec un rôle dans *Sophonisbe* de Corneille, mise en scène de Brigitte Jaques-Wajcman. De 1991 à 1995, il joue dans six spectacles en collaboration avec Christian Rist ainsi que dans *Versailles-Rive Gauche* de son frère Bruno Podalydès (1993) et *Anatole* de Schnitzler mis en scène par Louis-Do de Lencqueseing (1995). En 1996, il participe à la création collective d'*André Le Magnifique* qui obtient cinq Molières avec Michel Vuillermoz, Isabelle Candelier, Loïc Houdré, Patrick Ligardes et Rémi de Vos.

L'année suivante, il entre à la Comédie-Française puis joue dans des pièces telles que *Le Revizor* mis en scène par J.L. Benoît qui reçoit le Molière de la révélation théâtrale, le *Misanthrope* et *Le legs* mis en scène par J.P. Miquel, *Arcadia* mis en scène par Ph. Adrien, Ruy Blas mis en scène par B. Jaques, *La Forêt* mis en scène par P. Fomenko, *Platonov*, *Il Campiello* et *Figaro divorce* mis en scène par J. Lassalle, *l'Illusion comique* mis en scène par G. Stoev, *La Grande magie* mis en scène par Dan Jemmett, ou *l'Avare* mis en scène par C. Hiegel.

En tant que metteur en scène, il participe à la production de pièces d'Emmanuel Bourdieu intitulées *Tout mon possible, je crois ?*, et *Le mental de l'Équipe*.

En 2006, il met en scène *Cyrano de Bergerac* à la Comédie Française, pièce pour laquelle il reçoit six Molières l'année suivante dont le Molière de la mise en scène, et, en 2008, *Fantasio*.

On a pu le retrouver au cinéma et à la télévision dans des films sous la direction d'Arnaud Desplechin, Raul Ruiz, Michel Deville, Bertrand Tavernier, Lea Fazer, Valeria Bruni-Tedeschi, Valérie Lemercier, Bernard Stora, ou encore Jean-Paul Lilienfeld. Il a également été à l'affiche de *Versailles-Rive Gauche* réalisé par son frère Bruno Podalydès et, plus récemment, dans *La Conquête* de Xavier Durringer.

Denis Podalydès fait des lectures publiques de nombreux auteurs, parmi lesquels on peut citer Tabucchi, Dupin, Joyce, Michon, Cadot, Stéfan, Uhlmann, Pachet, Whitman, Twain, ou encore Echenoz.

Dernièrement, il publie *Scènes de la vie d'acteur* aux éditions Seuil-Archimbaud qui obtient le Prix Femina de l'essai en 2008.

Eric Ruf, scénographie

Sociétaire de la Comédie Française depuis 1998, Eric Ruf a suivi le cursus de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'art avant de poursuivre sa formation à l'Ecole Florent, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Au théâtre, il a travaillé notamment sous la direction de Jacques Lassalle, Patrice Chéreau, Denis Podalydès, Christian Schiaretti, Anatoli Vassiliev, Yves Beaunesne, Éric Vignier, Jean-Pierre Vincent, Jean-Luc Boutté, Jean Dautremay... Dernièrement, il a interprété Christian dans *Cyrano de Bergerac* de Rostand mis en scène par Denis Podalydès, Brel dans *Trois hommes dans un salon* mis en scène par Anne Kessler, Achille dans *Penthésilée* de Kleist mise en scène par Jean Liermier. Il a réalisé le décor de *Vie du grand dom Quichotte et du gros Sancho Pança* de da Silva mise en scène par Émilie Valantin.

Au cinéma et à la télévision, il a travaillé avec Yves Angelo, Nicole Garcia, Bruno Nuytten, Nina Companeez, Serge Frydman, Claire Devers, Olivier Pancho, Joséé Dayan, Éric Forestier... Directeur artistique de la compagnie d'Edvin(e), il a coécrit et mis en scène *Du désavantage du vent* (édition Les Solitaires Intempestifs) et *Les belles endormies du bord de scène* ainsi qu'*Armen* de Jean-Pierre Abraham.

Metteur en scène, Eric Ruf a conçu un spectacle conçu autour des tragédies de Robert Garnier (*Et ne va malheur de mon malheur ta vie*) au Studio-Théâtre de la Comédie-Française et, à l'opéra, le *Récit de l'an Zéro* de Maurice Ohana et *L'Histoire de l'an Un* de Jean-Christophe Marti. Il a dirigé et fait la scénographie d'un atelier sur Christoph Willibald Gluck avec l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris et a enseigné au Cours Florent et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

Eric Ruf a réalisé les scénographies de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand à la Comédie-Française et du *Mental de l'équipe* d'Emmanuel Bourdieu dans les mises en scène de Denis Podalydès.

Prix Gérard Philipe de la Ville de Paris, il a reçu en 2007 les Molières du décorateur et du second rôle masculin pour *Cyrano de Bergerac*.

Christian Lacroix, costumes

Né à Trinquetaille, Arles (en 1951), il vit et travaille à Paris et Arles. Après des études de lettres classiques et d'histoire de l'art à Montpellier puis à La Sorbonne et à l'École du Louvre, il ne s'imagine ni peintre, ni professeur, ni conservateur des musées. Il se dirige donc vers la mode et le costume, d'abord chez Hermès, puis chez Guy Paulin, à Paris, en Italie et au Japon, avant de prendre la direction artistique de la maison Jean Patou de 1982 à 1987, date à laquelle Bernard Arnault lui permet de créer sa propre maison de couture.

Parallèlement à cela, il a signé depuis les années 80 les maquettes des costumes de nombreuses productions de théâtre, opéra ou ballet, à l'Opéra Garnier, à la Monnaie de Bruxelles, à la Comédie Française, au Metropolitan de New York, au Festival d'Aix, à l'Opéra-Comique, à l'Opéra de Vienne et à Berlin.

Depuis 2000, il développe également une activité de designer plus industriel (TGV, hôtels, cinémas Gaumont) et de scénographe de son propre travail (Centre National du Costume de Scène à Moulins en 2006, musée de la Mode et musée des Arts Décoratifs en 2007, musée Réattu et Rencontres d'Arles en 2008) devenue prépondérante depuis la récente fin brutale de ses activités de couturier.

Cet hiver et les mois prochains, il sera en Allemagne pour de nombreuses productions et scénographies (*Adrienne Lecouvreur* à l'Opéra de Francfort, *Butterfly* à l'Opéra de Hambourg), à Paris où il signera les costumes de *Peer Gynt* à la Comédie Française et le *Bourgeois Gentilhomme* aux Bouffes du Nord.

Il entamera bientôt une nouvelle collaboration avec la Monnaie de Paris et, entre autres projets, présentera la troisième et quatrième nouvelles lignes du tram de Montpellier qu'il vient de concevoir.

Cécile Bon, chorégraphie

Danseuse de formation contemporaine, Cécile Bon travaille tout d'abord dans le groupe de Muriel Jaër. Elle pratique aussi la danse baroque, les claquettes, les danses de bal, différentes danses traditionnelles, la musique... et crée parallèlement ses propres chorégraphies.

En tant que chorégraphe, elle travaille pour le théâtre, l'opéra et le cinéma, notamment avec Anatoly Vassiliev, Youssef Chahine, Matthias Langhoff, Jorge Lavelli, Michel Didym, François Berreur, Guy Freixe, Laurent Laffague, Didier Bezace, François Chattot, Irina Brook, Hervé Pierre, Irène Bonnaud, Pierre Meunier, Denis Podalydès, Jean-Paul Wenzel, Catherine Hiégel, Antoine Rigot, Dan Jemmet, Jeanne Champagne et Christiane Cohendy.

Stéphanie Daniel, lumières

Diplômée de l'École du Théâtre National de Strasbourg en 1989, Stéphanie Daniel se consacre à la conception lumière de spectacles vivants et s'intéresse à la muséographie. Depuis 1990, elle travaille, dans le domaine théâtral, notamment pour les mises en scène de Denis Podalydès, Stanislas Nordey, Catherine Anne, Philippe Delaigue, Jean Dautremay, Martine Wijckaert, Anne-Laure Liégeois, ou Thierry Roisin.

Dans le domaine lyrique, elle réalise des éclairages au Grand Théâtre de Genève, à l'Opéra de Lyon, au Festival lyrique d'Aix-en-Provence, à l'Opéra Comique, à l'opéra de Marseille, pour l'opéra Junior de Montpellier, ou pour Marthe Keller (*Cassandra*).

Elle conçoit également les lumières pour des expositions, notamment «Fils du ciel» et «La route de la soie» Europalia 2010, «Berlioz» (Bibliothèque nationale de France), «Le cinéma expressionniste» (Cinémathèque), «Vivant Denon» et «Francesco Salviati», (Musée du Louvre), «Mont Athos» au Petit Palais Musée Rodin, «Manet» et «Gérome» (Musée d'Orsay). Elle est en charge des éclairages scénographiques des travaux de rénovation de l'hôtel Biron (Musée Rodin), du futur musée des Beaux-Arts de Pont Aven et du futur musée de l'histoire de France en Algérie à Montpellier.

Membre du jury pour le concours d'entrée du TNS section régie, elle est également formatrice à l'école des Arts de décoratifs de Paris et au sein du CNFPT. Elle s'est vu remettre en 2007 le Molière du meilleur créateur de lumière pour *Cyrano de Bergerac*, mis en scène par Denis Podalydès à la Comédie-Française.

Enrique Mazzola, direction musicale

Chef d'orchestre parmi les plus dynamiques et novateurs de sa génération, la carrière d'Enrique Mazzola est déjà très bien établie. Il possède un vaste répertoire lyrique mais il est aussi un grand spécialiste de la musique contemporaine et des répertoires symphoniques classique et romantique.

Né en Espagne dans une famille de musiciens, Enrique Mazzola a commencé très jeune l'apprentissage du violon et du piano avant d'étudier la direction d'orchestre auprès de Daniele Gatti et la composition auprès d'Azio Corghi au Conservatoire Giuseppe Verdi de Milan.

Enrique Mazzola a été invité par l'Orchestre National de France, l'Orchestre National de Belgique, l'Orchestre de l'Académie Sainte-Cécile, l'Orchestre de la RAI, l'Orchestre de la Radio de Hanovre, l'Orchestre National de Russie ainsi que par la Scala de Milan, le Deutsche Oper de Berlin, le Théâtre des Champs-Élysées, La Monnaie à Bruxelles, le Bayerischer Staatsoper, le Liceu à Barcelone, le Staatstheater de Stuttgart, le Teatro del Maggio Musicale à Florence, l'Opéra de Rome, l'Opéra Royal des Flandres, le Bolshoi à Moscou.

Depuis 1997, Enrique Mazzola a dirigé dans les principaux festivals européens : Festival de Radio France - Montpellier, München Opernfestspiele, Rossini Opera Festival, Biennale de Venise, Wexford Opera Festival, Wiesbaden Maifestspiele, Dvořák Praha Festival, Festival de Granada et une nouvelle production de *Falstaff* à Aix-en-Provence...

Interprète accompli de la musique contemporaine, Enrique Mazzola a dirigé la création de *Il Re Nudo* de Luca Lombardi à l'Opéra de Rome en 2009, *Medusa* de Arnaldo De Felice au Bayerische Staatsoper en 2005, *Il Processo* d'Alberto Colla à la Scala de Milan en 2001, *Isabella* de Azio Corghiau au Festival Rossini de Pesaro en 1998, et de nombreuses autres créations avec les principaux orchestres symphoniques européens.

A l'opéra, Enrique Mazzola a dirigé *Il Barbiere di Siviglia* à la Scala de Milan, au Bayerische Staatsoper et au Deutsche Oper de Berlin; *Falstaff* au Théâtre des Champs-Élysées, *La Finta Giardiniera* et *L'Italiana in Algeri* au Teatro del Maggio Musicale de Florence, *Una Cosa Rara*, *Hyperion* et *Le Vaisseau fantôme* au Staatstheater de Stuttgart, *Il Re Pastore* à La Monnaie à Bruxelles, *Lucia di Lammermoor* à l'Opéra de Monte-Carlo, *Macbeth* à l'Opéra National du Rhin.

De 1999 à 2003, Enrique Mazzola a été directeur artistique et musical du Festival Cantiere Internazionale d'Arte à Montepulciano en Italie, où il a dirigé de nombreux concerts symphoniques et de nouvelles productions d'opéras avec l'orchestre du Royal Northern College of Music de Manchester.

Au cours de la saison 2010/2011, Enrique Mazzola a fait ses débuts à la tête de la Philharmonie d'Oslo, de l'Orchestre de la Radio de Stockholm, de l'Orchestra of the Age of Enlightenment, du New Japan Philharmonic ; il a dirigé *Macbeth* à l'Opéra national du Rhin pour lequel il a reçu un accueil très enthousiaste du public et de la presse, *Le Barbier de Séville* au Deutsche Oper de Berlin et au Festival d'Istanbul, *l'Elisir d'amore* à l'Opéra de Nice, le concert de clôture de l'édition 2010 du Festival de Radio France - Montpellier devant un public de 10000 personnes, *Cenerentola* en tournée avec Glyndebourne et *l'Elisir d'amore* au Festival de Glyndebourne en juillet 2011.

Parmi ses engagements au cours de la saison 2011-2012, citons ses débuts avec le Scottish Chamber Orchestra, l'Orchestre National de Belgique et le New National Theatre de Tokyo (*Don Giovanni*), son retour à Glyndebourne et *Falstaff* au Deutsche Oper de Berlin.

En septembre 2012, Enrique Mazzola prendra ses fonctions de directeur musical de l'Orchestre National d'Ile-de-France.

Orchestre National de France

Daniele Gatti directeur musical

Kurt Masur directeur musical honoraire

Formation de Radio France, l'Orchestre National de France est, en 1934, le premier orchestre symphonique permanent créé en France. Tout au long de son histoire, il a multiplié les rencontres avec les artistes les plus prestigieux, et sera fidèle à sa vocation en accueillant cette saison chefs et solistes déjà célèbres ou encore à découvrir. Désiré-Emile Inghelbrecht, premier chef titulaire, va fonder la tradition musicale de l'orchestre, qui fait une large place à la musique française. Après la guerre, Manuel Rosenthal, André Cluytens, Roger Désormière, Charles Munch, Maurice Le Roux et Jean Martinon poursuivent cette tradition.

A Sergiu Celibidache, premier chef invité de 1973 à 1975, succède Lorin Maazel qui deviendra le Directeur musical de l'Orchestre. De 1989 à 1998, Jeffrey Tate occupe le poste de premier chef invité, de 1991 à 2001 Charles Dutoit celui de Directeur musical. A partir de septembre 2002, Kurt Masur assure la direction musicale de l'Orchestre pendant six saisons avant d'en devenir le Directeur musical honoraire à vie en septembre 2008, date à laquelle Daniele Gatti a été appelé à prendre sa succession. En cette quatrième année de mandat, Daniele Gatti retrouve la fosse du Théâtre des Champs-Élysées pour ce *Don Pasquale*, puis dirige *Parsifal* en version de concert pour deux soirées exceptionnelles.

La formation donne en moyenne 70 concerts par an à Paris, en particulier au Théâtre des Champs-Élysées, sa résidence principale, et lors de tournées en France et à l'étranger. L'Orchestre National de France peut s'enorgueillir d'avoir créé des œuvres majeures du XX^e siècle (Boulez, Messiaen, Varèse, Xenakis, Dutilleux).

De nombreux enregistrements jalonnent la vie de l'orchestre. Parmi les plus récents, citons *Pelléas et Mélisande* avec Bernard Haitink, plusieurs disques consacrés à Beethoven, Tchaïkovski, Chostakovitch avec Kurt Masur, et la Symphonie n° 6 de Mahler avec Daniele Gatti.

Chœur de Radio France

Matthias Brauer directeur musical

Seul chœur professionnel permanent à vocation symphonique en France, le Chœur de Radio France est associé aux trois autres formations de Radio France, l'Orchestre National de France, l'Orchestre Philharmonique de Radio France et la Maîtrise de Radio France pour l'interprétation des grandes œuvres du répertoire lyrique et symphonique. Les chefs d'orchestre les plus réputés l'ont dirigé : Désiré-Emile Inghelbrecht, Leonard Bernstein, Charles Munch, Karl Böhm, Charles Dutoit, Marek Janowski, Lorin Maazel, Wolfgang Sawallisch, Seiji Ozawa, Riccardo Muti, Georges Prêtre, Pierre Boulez, Claudio Abbado, Carlo Maria Giulini, Nello Santi, Armin Jordan, Vladimir Fedosseiev, Kurt Masur, sans oublier les Directeurs musicaux actuels des deux orchestres de Radio France, Myung-Whun Chung et Daniele Gatti. De 1980 à 2004, le Chœur a été successivement dirigé par Jacques Jouineau, Michel Tranchant, François Polgár et Philip White.

Depuis septembre 2006, Matthias Brauer en est le Directeur musical. Le Chœur de Radio France se produit également dans des programmes a cappella sous la direction de chefs de chœur au talent reconnu. Créateur et découvreur de certaines des œuvres des plus célèbres compositeurs de la deuxième moitié du XX^e siècle (Boulez, Ligeti, Ohana, Pärt, Yannis, Ton That Tiet), le Chœur de Radio France participe toujours à la création et à la diffusion de la musique d'aujourd'hui en collaborant activement à l'éclosion d'une nouvelle génération de compositeurs : Kaija Saariaho, Bruno Ducol, Bruno Mantovani, Thierry Fischer, Guillaume Connesson... Enfin, outre ses concerts aux festivals de Saint-Denis, de Radio France et Montpellier ou des Chorégies d'Orange, il est souvent invité en Europe et, plus particulièrement en Allemagne et en Autriche.

Cette saison, Matthias Brauer continue son travail autour de Bach (cantates n^{os} 1, 2 et 3 de l'*Oratorio de Noël, Passion selon saint Jean*) et rend hommage à Liszt et Kodály. Le répertoire français sera à l'honneur tant a cappella (Durufié, Poulenc, Debussy, Hindemith, Hersant) qu'avec orchestre (Ravel, Poulenc). C'est avec Daniele Gatti et Myung-Whun Chung que le chœur retrouvera *Parsifal* de Richard Wagner et la Symphonie n° 9 de Beethoven avant Chostakovitch, Haydn et Verdi.

Alessandro Corbelli

baryton Don Pasquale (13, 15, 17, 19 février)

Né à Turin, Alessandro Corbelli fait ses débuts à 22 ans. Sa carrière fait la part belle à Mozart et au bel canto, qu'il interprète sur les plus grandes scènes lyriques : *Così fan tutte*, *Le Nozze di Figaro*, *Don Giovanni*, *La Cenerentola*, *Le Comte Ory*, *Lodoïška*, *Fedora*, *Madama Butterfly*, *Gianni Schicchi*, *I Puritani*, *L'Elisir d'amore...* Parmi ses engagements les plus récents, nous retiendrons *L'Italiana in Algeri* à Paris, *Adriana Lecouvreur* à Covent Garden, *L'Elisir d'amore* à Munich, *Così fan tutte* à l'Opéra de Vienne et *Il Barbiere di Siviglia* et *Falstaff* à Toulouse.

Il sera cette saison au Met pour *L'Elisir d'amore*, à Munich pour *La Cenerentola*, puis se produira la saison prochaine à l'Opéra de Paris dans *La Fille du régiment* et à Vienne dans une nouvelle production de *La Cenerentola*.

Il a enregistré la plupart de ses grands rôles mozartiens avec Sir Charles Mackerras.

Lorenzo Regazzo

basse Don Pasquale (21, 23 février)

Né à Venise, Lorenzo Regazzo est un interprète accompli du bel canto et des rôles « de caractère », mais sert aussi la période baroque avec un égal bonheur.

Son répertoire, qu'il chante sur toutes les grandes scènes lyriques, comprend, outre les opéras de Mozart et Rossini, *Agrippina*, *La Serva padrona*, *I Puritani*, *La Resurrezione*.

Cette saison 2011-2012 s'est ouverte avec *Così fan tutte* à l'Opéra de Los Angeles, suivi de *Don Pasquale* à Trévise, *Il Barbiere di Siviglia* et *Così* à Munich, *Don Giovanni* à Covent Garden.

Parmi ses projets, nous retiendrons *L'Elisir d'amore* à Lausanne, *Le Comte Ory* au Metropolitan Opera, *La Cenerentola* à l'Opéra de Vienne.

Au disque, on peut le retrouver entre autres dans *Orlando Furioso*, *Le Nozze di Figaro*, *Don Giovanni*, *Mosè in Egitto*, *L'Inganno felice*, ainsi que pour deux récitals sous la direction de Rinaldo Alessandrini, avec lequel il publiera prochainement un album Haendel.

Désirée Rancatore soprano Norina

Originaire de Palerme, Désirée Rancatore étudie le violon et le piano avant de se tourner vers le chant. Elle fait ses débuts au Festival de Salzbourg à 19 ans dans le rôle de Barbarina (*Le Nozze di Figaro*), et est devenue depuis une habituée de toutes les grandes scènes lyriques. Parmi les rôles marquants de sa carrière, nous retiendrons Olympia (*Les Contes d'Hoffmann*), qu'elle a interprété à de très nombreuses reprises ; Gilda (*Rigoletto*) avec lequel elle a fait le tour du monde ; Adina (*L'Elisir d'amore*) qu'elle a chanté pour la première fois à l'Opéra de Paris ; sans oublier La Reine de la Nuit, Lakmé, Constance, Sophie ou Lucia. Désirée Rancatore se produit également régulièrement en récital aux côtés des plus grandes formations. Sa discographie comprend entre autres *L'Enlèvement au Sérail*, *La Flûte enchantée*, *Lucia di Lammermoor*, *Les Contes d'Hoffmann*, *La Cambiale di matrimonio*.

Gabriele Viviani baryton Dr Malatesta

Né à Lucques, Gabriele Viviani y étudie le hautbois et le chant au Conservatoire Luigi Boccherini. Lauréat de plusieurs concours internationaux, il fait ses débuts dans *Faust* de Gounod (Valentin) sous la direction de Peter Maag. Depuis, on a pu l'entendre sur les plus grandes scènes dans *L'Elisir d'amore* (Belcore), *Don Pasquale*, *La Bohème* (Marcello), *Madama Butterfly*, *La Favorite*, *I Puritani*, *Lucia di Lammermoor*. Il a obtenu un grand succès dans *La Traviata* à Vérone et au Festival de Macerata, et a fait récemment des débuts remarquables dans *I Vespri siciliani* au Teatro Regio de Turin. Parmi ses projets, citons *Un Ballo in maschera* et *I Vespri siciliani* à Vienne, *Luisa Miller* à Florence, *La Bohème* à Covent Garden, *La Traviata* à Oviedo et Barcelone, *Madama Butterfly* à l'Opéra de Paris et une nouvelle production de *La Traviata* aux Wiener Festwochen.

Francesco Demuro ténor Ernesto

Né en 1978 à Porto Torres, en Sardaigne, Francesco Demuro fait des débuts remarquables à Parme dans *Luisa Miller*, qui lui ouvrent les portes des grandes scènes internationales : citons *Rigoletto* à Turin, Hong Kong, Dresde, Parme et Pékin, *Simon Boccanegra* au Megaron d'Athènes, *La Bohème* à Bari, *Roberto Devereux* pour ses débuts en Espagne à Las Palmas. En 2009, il redonne *La Traviata* pour la première fois au Etats- Unis à Seattle et est acclamé à Tokyo l'année suivante dans *Così fan tutte*. Il était cet été aux arènes de Vérone pour une *Traviata* très appréciée, qu'il reprendra à Covent Garden (où il a fait ses débuts dans *Gianni Schicchi*), mais aussi à Francfort, Paris, Berlin, Vienne et New York. Il a chanté récemment *Rigoletto* à San Francisco et *La Bohème* à Seattle. Ses projets comprennent *Falstaff* à La Scala, *Così fan tutte* à San Francisco et *Macbeth* à Munich.